

La « mystagogie » aujourd'hui : jusqu'où ?

Louis-Marie Chauvet

DANS **LUMEN VITAE** 2008/1 Volume **LXIII**, PAGES 35 À 50
ÉDITIONS **UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN**

ISSN 0024-7324

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-lumen-vitae-2008-1-page-35?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Université catholique de Louvain.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](https://shs.cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

La « mystagogie » aujourd'hui : jusqu'où ?

Par Louis-Marie CHAUVET¹

On parle beaucoup de mystagogie aujourd'hui dans l'Église de France. La réflexion proposée dans ces pages voudrait inviter à demeurer critique à cet égard. Non pour remettre en cause les intuitions théologiques et pastorales qui conduisent aux pratiques de type mystagogique, ni les réalisations, parfois remarquables, auxquelles elles donnent lieu. Mais, tout simplement, pour s'interroger sur cette nouvelle insistance. On se demandera donc : Mystagogie, pourquoi ? Qu'est-ce qui, par rapport à l'état actuel du religieux dans la société (et particulièrement du christianisme), pousse dans cette direction ? Mystagogie, jusqu'où ? Quels sont les intérêts et les limites de ce type de pratique aujourd'hui ?

1 Louis-Marie CHAUVET, né en 1942, est prêtre. Il a enseigné à l'Institut catholique de Paris durant 35 ans, notamment en théologie des Sacrements ainsi qu'en théologie fondamentale. Il a publié sa thèse de doctorat sous le titre *Symbole et sacrement. Une relecture sacramentelle de l'existence chrétienne*, coll. *Cogitatio Fidei*, Paris, Cerf, 1987, 582 p. Cet ouvrage a fait l'objet d'une présentation simplifiée : *Les sacrements, Parole de Dieu au risque du corps*, Paris, éd. Ouvrières, 1993. Il a toujours croisé l'enseignement et la recherche en théologie avec une responsabilité pastorale. Il est actuellement curé de la paroisse de St-Leu-la-Forêt dans le diocèse de Pontoise, diocèse dans lequel il assure en outre un certain nombre de formations pour les laïcs. - Adresse : 4 rue de l'Église, F-95320 St-Leu-la-Forêt.

Une poussée mystagogique

« Poussée » : continue et tenace comme la poussée d'une voûte par rapport aux murs, ou bien brusque et brutale comme une poussée de fièvre ? Les deux sans doute... D'une part en effet, depuis plusieurs décennies déjà, notre actuelle modernité (qu'on la baptise de « post », de « sur » ou d'« hyper ») exerce une telle poussée sur les religions en général et particulièrement sur le christianisme, du fait de sa relation historique et structurelle avec lui², que les grandes Églises ont vu apparaître en leur sein une forte demande de réaffirmation identitaire. Le « N'ayez pas peur » du pape Jean-Paul II aux catholiques pourrait en être le symbole. Cette réaffirmation s'exprime à la fois dans l'expression (souvent vécue avec audace) d'une différence marquée par rapport au « monde » ambiant et par le besoin d'une vie spirituelle relativement forte qui porte vers des expériences communautaires, notamment liturgiques, à haute teneur émotionnelle. C'est ici, précisément, que l'actuelle « poussée mystagogique » trouve, à nos yeux du moins, ses racines.

Brefs rappels

Car, par nature même, la mystagogie est liée à la liturgie. Mieux : à la célébration liturgique, puisqu'elle vise à faire « entrer dans le mystère » (ce que signifie l'étymologie grecque *myst-agô*)... Y faire entrer à partir non pas d'un cours, mais d'un parcours ; non pas de l'extérieur, à partir d'une réflexion préalable (laquelle, bien sûr, n'est pas pour autant exclue...), mais de l'intérieur, à partir de l'expérience que la célébration liturgique de ce que S. Paul appelle le « mystère du Christ » (Col 4,3 : Ep 3,4) donne à vivre aux participants. « Mystère » est ici entendu, bien sûr, dans le sens que lui donne la langue chrétienne. Sens, il faut le dire, souvent obscur pour nos contemporains, car à peu près opposé à ce qu'ils mettent spontanément sous ce terme. Un « mystère », par conséquent, qui n'est pas là pour humilier les hommes de raison, ni pour stimuler l'imaginaire des curieux d'Atlantide ou des furieux d'horoscope, mais au contraire qui, tout en demeurant certes inépuisable au regard de la raison humaine, n'en est pas moins éminemment raisonnable ; un mystère, en tout cas, qui donne à vivre, parce que (comme dans le « mystère de la vie » ou

² Cf. M. GAUCHET, *Le désenchantement du monde. Une histoire politique de la religion*, Paris, NRF Gallimard, 1985.

La « mystagogie » aujourd'hui : jusqu'où ?

« de l'amour » ou « de la mort »), plus on éprouve de vive expérience, plus il donne à la vie cette « épaisseur » qui en fait la réalité à la fois la plus précieuse et la plus fragile... Un mystère qui « nourrit », en somme.

L'expérience sans laquelle un tel « mystère » demeure inaccessible requiert que l'on se laisse (ou, comme les chrétiens plus âgés) qu'on se soit laissé prendre par la main par un « aîné dans la foi » (pour prendre une expression qui a marqué de nombreux participants du congrès *Ecclesia 2007* à Lourdes en novembre dernier) et que l'on participe à des célébrations liturgiques à partir desquelles quelque chose du Mystère du Dieu Sauveur peut être révélé... Tel est, on le sait, le sens de ladite « mystagogie » chez les Pères de l'Église : c'est après coup, après avoir vécu la liturgie de leur baptême / onction / eucharistie, que les néophytes découvraient le sens de ce qu'ils avaient célébré et reçu. Les « catéchèses mystagogiques » ne s'imposaient pas seulement pour une raison disciplinaire (la discipline de l'arcane interdisait de révéler aux non-baptisés les mystères chrétiens), mais aussi pour une raison pédagogique. On connaît à ce sujet la célèbre formule de S. Ambroise : « *La lumière des mystères pénètre mieux chez ceux qui ne s'y attendent pas que si une explication quelconque les avait précédés* ». Il ajoute d'ailleurs aussitôt : « *Ouvrez donc vos oreilles et aspirez la bonne odeur de vie éternelle répandue sur vous par les dons des sacrements* »³. C'est par les sens, autant (et plus ?) que par l'intelligence, que les néophytes étaient invités à entrer dans le mystère...

Marqués que nous sommes par les multiples applications des recherches en « psy » ou en pédagogie, nous n'avons guère de peine aujourd'hui à comprendre, par réaction contre une scolarisation qui fut naguère très abstraite, la vertu des « exercices pratiques » comme base d'accès à la connaissance. En ce qui concerne la foi, nous comprenons sans difficulté qu'on favorise des pratiques de type « initiatique », lesquelles conviennent au « savoir-être » qui caractérise une identité, plus que du catéchisme « scolaire », lequel vise une simple transmission ou entretien d'un savoir religieux. On le sait, en effet, qui dit « initiation » dit pédagogie possédant au moins deux caractéristiques : d'une part, il s'agit d'une pédagogie « globale », c'est-à-dire qui s'adresse non pas seulement et même non pas d'abord à l'intellect, mais à l'être humain tout entier, donc à son corps,

³ AMBROISE, *De mysteriis*, n° 2-3 (coll. *Sources chrétiennes*, 25 bis), p. 157 ; Même type de propos dans son *De Sacramentis 1* (*ibid.*, p. 61).

à son cœur (ou son désir), à sa mémoire (mémoire d'une tradition que l'on reçoit, donc mémoire gestuelle, posturale beaucoup plus que simplement intellectuelle) ; d'autre part, cette pédagogie ne peut fonctionner que si elle est constamment adossée à la grande Église dont c'est bien la « tradition » fondatrice qu'elle transmet : « Je vous ai transmis ce que j'ai moi-même reçu » (1 Co 11,23 et 15,3).

Dans l'actuelle requête de mystagogie, on retrouve ces deux caractéristiques. Bien entendu, elles font l'objet des transpositions que requièrent non seulement le changement culturel par rapport à l'Antiquité, mais aussi le fait que la « mystagogie » déborde le cadre des adultes nouvellement baptisés et s'adresse aujourd'hui à des enfants d'âge scolaire, à des adolescents, à des adultes « recommençants », voire à des adultes bien intégrés dans la communauté ecclésiale mais qui apprécient pour leur propre croissance dans la foi ce type de démarche. Il s'agit alors de « faire résonner » (tel est le sens, on le sait, du mot « catéchèse ») la Parole de Dieu dans la vie de ces personnes à partir des célébrations liturgiques et, du même coup, de reverser la résonance en question non plus simplement du côté des institutions spécialisées – par ailleurs, toujours nécessaires évidemment : catéchèse des enfants, aumônerie des jeunes, catéchuménat des adultes – mais du côté de l'ensemble de la communauté ecclésiale (le plus souvent paroissiale).

L'impulsion des évêques de France

En tout cas, depuis un certain nombre d'années déjà, les évêques de France poussent en ce sens. « Ne pas craindre de prendre l'initiative en invitant à faire la rencontre du Christ dans les sacrements », fait partie des orientations majeures pour oser « proposer la foi dans la société actuelle » (titre de la célèbre *Lettre aux Catholiques de France* de 1996). Dans ce Document, on peut noter le plan des trois « lignes d'action » qu'ils préconisent : c'est en effet la *leitourgia* (« célébrer le salut ») qui vient en premier, suivie de la *diakonia* (« servir les hommes ») et de la *marturia* (« annoncer l'Évangile ») ; par ailleurs, dans le programme de l'annonce de l'Évangile, la « pastorale de l'initiation » tient une place centrale, de même que le souci des « nouveaux venus à la foi »⁴ ! Ce ressourcement dans la liturgie n'est d'ailleurs pas étonnant, s'il est vrai que « *la situation critique qui est la nôtre nous pousse à aller aux sources de notre foi*

4 LES ÉVÊQUES DE FRANCE, *Proposer la foi dans la société actuelle*, Paris, Cerf, 1996, voir l'ensemble du III, 3 (pp. 90-102).

La « mystagogie » aujourd'hui : jusqu'où ?

et à devenir disciples et témoins du Dieu de Jésus-Christ d'une façon plus décidée et plus radicale »⁵. L'incitation à « aller aux sources de la foi » a été réitérée de manière plus insistante en 2003, puisque le Document des évêques la porte dans son titre même : « *Aller au cœur de la foi* ». Ce document se veut directement mystagogique. Il propose, en effet, une démarche qui est celle que permet l'expérience liturgique de la veillée pascale.

Il vaut la peine, à ce propos, de citer, même un peu longuement, une page de ce document, tant elle est éclairante sur le propos proprement mystagogique qui guide le chemin vers le cœur de la foi.

« Dehors. C'est là que les hommes vivent. Nous nous y trouvons, chacun avec ce qu'il est, partageant avec tous les mêmes ténèbres. Un croyant n'est pas quelqu'un qui est déjà "arrivé", il est frère en humanité de tous ceux qui, dans le monde, tâtonnent et cherchent leur chemin.

Un don fait à tous. Nous ne sommes pas rassemblés à notre initiative. C'est une lumière qui nous rassemble : la présence active du Christ mort et ressuscité. La possibilité d'un compagnonnage avec lui est offerte, à tous et à chacun, comme une lumière qui attire dans la nuit. Où que nous soyons, où que nous en soyons de notre vie, nous pouvons nous tourner vers elle.

Un passage à faire. Nous sommes rassemblés à l'extérieur, mais ce n'est pas pour y rester. L'invitation se précise : une invitation non pas à écouter ou regarder. Une invitation à entrer. Comme on accepte de sauter par-dessus un ruisseau pour aller de l'autre côté, il y a un bond à vivre, un bond vers le Christ mort et ressuscité, un bond vers celui qui ouvre la route. Il s'agit de quitter une situation pour aller vers une autre.

La marche. Elle est invitation à prendre place dans le peuple de tous ceux qui suivent le Christ. La vie chrétienne en effet ne se définit pas d'abord par un état (on est chrétien ou on ne l'est pas), mais par une action : les chrétiens s'engagent dans l'existence en marchant derrière le Christ ».

On le voit : une telle démarche est typiquement mystagogique, donnant à comprendre le cœur de la foi en le donnant « mystérieusement » à vivre. C'est d'ailleurs en ce sens encore que le Congrès national *Ecclesia 2007* a été orienté. Si nous en croyons les échos,

5 *Ibid.*, p. 21.

souvent enthousiastes qui nous en sont parvenus, nombreux ont été, parmi les quelque 7 000 participants, délégués de leurs diocèses, ceux qui ont fait la découverte, aussi bien théologique qu'existentielle, de la mystagogie... et qui, de retour dans leurs communautés ecclésiales, ont manifesté le désir non seulement de la faire partager à leurs frères et sœurs chrétiens, mais d'inventer, à partir de là, des chemins nouveaux de proposition de la foi...

Pourquoi une telle poussée ?

Si nettes sont l'offre et la demande de mystagogie, depuis une décennie, qu'on ne peut éviter de se demander quelles en sont les raisons. On les devine, mais il convient de s'y arrêter un instant si l'on veut ne pas céder à un simple effet de mode...

Le besoin d'aller puiser à la source de la foi est particulièrement attesté chez les chrétiens déjà bien « structurés ». Car ils se voient non seulement confrontés aux difficultés intrinsèques à la foi chrétienne (conversion de vie à l'Évangile de la croix, lutte contre le péché, etc.), mais déstabilisés par un certain nombre d'effets sociaux et culturels produits par l'actuelle modernité : pluralisme religieux ; tentation de scepticisme (« toutes les religions se valent ») ; difficultés, malgré parfois une grande implication de leur part, pour engendrer leurs propres enfants à la foi ; tentation de devenir eux-mêmes peu à peu plus « pèlerins » que « pratiquants » (D. Hervieu-Léger) ; effet corrosif produit par le sentiment que le christianisme serait définitivement en perte de vitesse, etc. De ce fait, ce n'est pas simplement à des difficultés ponctuelles, même éventuellement graves, qu'ils ont affaire, mais à une sorte d'ébranlement du sol sur lequel est fondée leur identité chrétienne. Ce qui est atteint, ce n'est pas seulement leurs représentations de Dieu, du Christ ou de l'Église, mais la matrice où s'engendrent ces représentations. D'où leur goût pour tout ce qui peut leur permettre de se consolider dans leur identité chrétienne. L'appel à l'« expérience » joue un rôle majeur en cette direction : expérience éprouvée avec suffisamment de force pour sentir qu'il est « bien » d'être et de se dire chrétien et que l'on n'a pas à en avoir honte ; on a plutôt envie d'en être fier, tant cela paraît faire sens dans notre actuelle modernité et tant cela est susceptible de procurer du bonheur. La demande de célébrations liturgiques à la fois festives et priantes, permettant une expérience chaleureuse de liens communautaires et d'intériorisation, est donc forte. Et la demande d'intelligence de la foi, demande elle-même forte puisqu'il est devenu évident que l'on ne peut tenir le coup avec la simple « foi du charbonnier », se

La « mystagogie » aujourd'hui : jusqu'où ?

trouve satisfaite lorsqu'elle prend appui sur l'expérience liturgique. Il est significatif, en ce sens, que les formations théologiques proposées aux chrétiens soient de plus en plus « triangulaires » : contrairement à ce qui se passait dans les années 1970-1990, la réflexion critique se croise avec des plages de prière et de partage d'expériences entre les participants.

Mais il y a aussi tous les chrétiens, plus nombreux encore que les précédents, qui ne sont pas structurés dans la foi ou qui le sont mal. Ce n'est pas de consolidation mais d'institution dans la foi qu'ils ont besoin. Il leur faut être institués ou ré-institués comme sujets croyants. Par rapport à cette tâche délicate, l'expérience, souvent étonnante pour eux, de célébrations chrétiennes à la fois festives et « intériorisantes » constitue un point d'appui important. Bien entendu, un immense travail reste à faire à partir de là. Travail difficile dans la mesure où la plupart de ces chrétiens sont simplement des « pèlerins », où ils sont très dépendants du « charisme » du prêtre ou des animateurs laïcs, et où, faute de pouvoir être intégrée dans une expérience longue de la vie chrétienne (*Erfahrung* de la langue allemande dans son application à celui ou celle dont on dit qu'il « a de l'expérience »), leur expérience-émotion (*Erlebnis*, dirait-on en allemand) est trop courte et trop ponctuelle pour pouvoir les structurer. Il n'en demeure pas moins que, parce qu'ils ont goûté avec bonheur à une expérience liturgique qui, comme on l'entend souvent de leur bouche, leur « fait du bien », voire les « interpelle », ils sont à même d'accueillir la proposition d'intelligence de la foi qui peut leur être faite à partir de là. L'offre semble bien créer la demande et permettre d'y répondre.

Un second type de raisons explique également le relatif succès actuel de la mystagogie. On a d'abord affaire à une variété et une complexité de demandes faites à l'Église qui, notamment en raison de l'« individualisme » ambiant, est de plus en plus grande. C'est d'ailleurs l'un des éléments déclencheurs des Nouvelles Orientations de la « Catéchèse » et du rassemblement d'*Ecclesia 2007* : c'est à tout âge, dans tout milieu de vie (institution familiale, scolaire, hospitalière...) et à un niveau de départ, aussi bien culturel que religieux, extrêmement varié que se fait la demande d'un (re-) commencement dans la foi chrétienne ou, s'il n'y a pas de demande directe, la proposition qui peut éveiller celle-ci. L'occasion favorable pour cette proposition ou pour cette demande ne s'inscrit plus seulement, loin s'en faut, dans le cadre du catéchisme ou de l'aumônerie, mais se présente à partir d'une préparation de baptême, de mariage ou de sépulture, ou à partir d'une proposition d'évangélisation, large et souvent innovante, faite par la communauté paroissiale. Dans ces

diverses propositions, la participation à des assemblées dominicales assez festives (les « dimanches pas comme les autres » ou « les dimanches autrement », par exemple) joue un rôle non négligeable et ouvre sur une possible mystagogie.

Par ailleurs, alors que l'institution dans la foi des enfants et des jeunes devient plus difficile et demanderait, de ce fait, un redoublement des forces, on est en face d'une diminution du nombre des catéchistes et surtout d'une fragilisation de la foi chez un certain nombre d'entre elles ou eux. Leur difficulté pour se former n'en est que plus grande, d'autant que le temps disponible se fait plus court, en raison du travail professionnel de la plupart des conjoints et de la multiplication des loisirs offerts à leurs enfants dans les divers clubs de la ville. La pénurie conduit désormais assez fréquemment à la redécouverte d'une catéchèse faite en grand groupe. On perd de ce fait, en partie du moins⁶, le bénéfice des petites équipes comme lieux où chacun peut partager aux autres des récits de vie, où chacun a vraiment le sentiment d'être connu et reconnu, où la Parole de Dieu trouve une part importante de sa crédibilité dans la qualité et la liberté des relations que permet le petit nombre. Mais simultanément, on redécouvre les vertus du grand groupe : théologie (généralement) de meilleure qualité, si du moins on la réfère aux connaissances de certain(e)s catéchistes qui ont accepté leur tâche plutôt à contre-cœur (pour « boucher un trou ») et sans avoir le goût ou le temps de se former davantage, voire qui ne viennent à la messe que de manière irrégulière ; possibilité de célébrations davantage « porteuses » du simple fait que le nombre des participants et le volume de l'espace liturgique requièrent et permettent une « mise en scène » liturgique⁷ plus soignée ; et surtout peut-être, incitation plus forte à vivre en osmose avec la grande communauté paroissiale, notamment dans les célébrations dominicales, communauté qui, dès lors, joue un rôle, indirect mais important, de parrainage... ou même, pour reprendre une image affectivée par les Pères de l'Église, un rôle de « matrice » d'engendrement à la foi.

6 En partie, car une séance en grand groupe requiert un ou plusieurs moments pour des « ateliers » en petites équipes animés par des mamans ou papas catéchistes.

7 La liturgie n'est certes pas du théâtre, puisque les participants ont conscience de ne pas y avoir affaire à une « fiction » et que c'est toute l'assemblée que l'Esprit Saint rend « acteur » par, avec et dans le Christ. Il n'en demeure pas moins qu'elle comporte nécessairement une part de théâtralité. Faute de quoi, elle retomberait dans le discours théologique...

Intérêts et limites théologiques et pastorales

Les lignes qui précèdent ont déjà laissé entendre l'intérêt que les responsables pastoraux ont à proposer des démarches de type mystagogique. Pourtant, il y aurait sans doute illusion à le majorer... Développons ces deux points. Nous le ferons de deux points de vue : théologique et pastoral. Mais nous n'oublions pas que, dans la réalité, les deux sont étroitement mêlés, et donc que la frontière entre eux, même de principe, est relativement poreuse.

Du point de vue théologique

Puisqu'elle consiste dans le développement des célébrations liturgiques, la mystagogie possède quasiment tous les avantages de celles-ci, lesquels sont principalement de deux ordres. Le premier est lié à leur nature rituelle, et notamment au fait que la liturgie se donne comme lieu non d'une spéculation (« -logie ») mais d'une action (« -urgie ») : action symbolique, et non technique, bien entendu ; en l'occurrence, action de communication spirituelle (« dans l'Esprit ») avec Dieu par le Christ, laquelle fonde une communication nouvelle avec les autres participants reconnus comme membres du même « Corps du Christ ». Elle n'est donc pas un lieu de réflexion critique. Elle s'adresse moins à l'intellect qu'à toute la personne dans sa globalité : son corps (gestes, postures), son désir (« Ma lumière et mon salut, c'est le Seigneur »...), sa mémoire imprégnée peu à peu par une tradition vivante (manière de chanter, de faire un signe de croix...). Plus encore, c'est la personne dans sa dimension essentiellement communautaire (ecclésiale) qui y est en jeu : en effet, toute liturgie chrétienne se vit essentiellement en « nous », le « nous » de l'Église compris théologiquement comme celui du « Corps » au sein duquel et en faveur duquel le Christ, qui en est la Tête, exerce son exclusif « sacerdoce » ; par ailleurs, pratiquement toute la matérialité liturgique (gestes et postures, paroles et chants, objets et images diverses, etc.) est reçue de la tradition vivante de l'Église.

En outre, l'action liturgique est de nature symbolique : avec « trois fois rien » de pain et de vin ou de geste de paix avec son voisin, on symbolise la création et l'histoire entières (« fruit de la terre et du travail des hommes ») ou bien les réconciliations à opérer soi-même dans le réel de la semaine ou en faveur desquelles on s'engage à œuvrer dans l'humanité... Du coup, il ne faut pas beaucoup de rites symboliquement bien déployés pour que les participants ressentent la

portée existentielle que cela a pour eux-mêmes et pourrait avoir pour le monde... Or la liturgie est tissée d'expressions symboliques, aussi bien à travers les métaphores bibliques ou hymniques qu'à travers l'espace lui-même, espace culturellement et théologiquement construit, qui renvoie métaphoriquement au mystère pascal du Christ (siège du célébrant, ambon, autel, crucifix, baptistère, etc.) et métonymiquement à l'ensemble de l'Église, celle d'hier dont sont imprégnés en quelque sorte les murs, les images, les mélodies, voire les odeurs, et celle d'aujourd'hui dont l'assemblée locale est théologiquement la réalisation concrète. Il ne viendrait sans doute à l'idée de personne de déclarer que les symboles liturgiques (comme les symboles bibliques d'ailleurs) seraient une sorte de « sous-théologie » pour chrétiens mal dégrossis par rapport aux concepts qui, seuls, auraient quelque pertinence par rapport au mystère de Dieu. On peut même penser que la métaphore (hymnique ou biblique : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux » ; « Comme languit une biche après l'eau vive » ; « Agneau de Dieu »...) est peut-être la manière la moins impertinente d'exprimer le mystère de Dieu. Bien entendu, le concept n'en est pas moins nécessaire : et parce que le symbole en a besoin pour exprimer son intentionnalité et ne pas demeurer aveugle ; et parce que la théologie, qui doit demeurer conceptuelle de bout en bout, a charge de montrer en quoi en effet la métaphore peut exercer une « prétention à la vérité » (P. Ricœur) qui est particulièrement précieuse pour déployer les virtualités d'intelligence que le Mystère porte en réserve tout en le respectant comme Mystère.

Dès lors, déployer, après une célébration liturgique, le potentiel d'intelligence de la foi dont celle-ci est porteuse s'avère une opération de grand intérêt. Si la « connaissance de Dieu », selon le vocabulaire johannique, va de pair avec l'amour, nul doute que le fait de prendre appui sur une célébration où a pu être éprouvé quelque chose de cet amour peut relever d'une « stratégie » pastorale intéressante. Cela est vrai pour les chrétiens confirmés, lesquels, on le rappelait plus haut, ont besoin d'éprouver la pertinence de leur « savoir » religieux en lui réinsufflant les éléments qui leur permettent d'éprouver que, en effet « la foi, cela donne à vivre »... Cela est vrai, plus encore peut-être, pour les personnes qui viennent ou reviennent à la foi : l'intelligence de la foi ne peut guère prendre en elles par le simple biais de la réflexion théologique ; elle requiert tout un « climat » fait de « ferveur » intérieure et festive et de « chaleur » dans l'échange avec autrui. L'intérêt apporté par beaucoup aujourd'hui pour les petits « récits de vie » ou pour les témoignages va évidemment dans ce sens.

La « mystagogie » aujourd'hui : jusqu'où ?

L'accent mis sur la mystagogie n'est cependant pas, du strict point de vue théologique, sans poser quelques questions. N'a-t-on pas affaire à une sorte de concentration liturgique qui se fait au détriment, d'une part, de l'intelligence de la foi, avec l'ascèse intellectuelle que celle-ci requiert si elle veut faire droit aux questions critiques que ne peut manquer de lui poser l'état actuel de la culture et de la société, d'autre part, des grandes questions économiques et politiques que pose le monde contemporain, avec l'effort intellectuel que requiert leur analyse et l'engagement « éthique » vers lequel elles ouvrent. Le 4 janvier 2008, Marcel Gauchet déclarait, dans une interview à *La Croix*, que les chrétiens avaient à saisir la chance que leur offre l'actuelle modernité, mais qu'ils ne pouvaient saisir cette chance que si, au lieu de s'en tenir à « *un discours bien pensant, sympathique, mais sans aucune spécificité* », ils savaient inventer un « *civisme chrétien* ». Or, on constate que l'actuelle tendance vers ce que nous appelons une sorte de concentration liturgique s'accompagne d'un sensible affaiblissement d'intérêt pour la prise en compte des problèmes collectifs d'ordre social, économique et politique. En 1972, le célèbre Rapport de Mgr Matagrin « *Politique, Église et Foi* » soulignait que « *la politique, comme tout l'humain, est matière première de la vie théologique* », que « *les grands choix de la charité collective s'expriment en termes de décision politique* », et que si l'Église « *n'a pas de compétence, ni en droit ni en fait, pour dicter des programmes* », elle a « *compétence pour rappeler la lumière de l'Évangile sur toutes les réalités humaines* »⁸. Vingt-cinq ans plus tard, le document des évêques « *Qu'as-tu fait de ton frère ?* » se fait toujours l'écho de ces convictions⁹.

L'atmosphère liturgique elle-même semble touchée par un courant de type piétiste qui se déploie aussi bien dans l'attirance pour les chants en « je » (non pas, le plus souvent, le traditionnel « je » du Christ-Tête ou de son Corps ecclésial, mais le « je » individuel moderne) que pour les mélodies très « intérieures » qui les accompagnent, à moins que l'on ne « swingue » quelque peu sur le registre répétitif de la louange de Dieu... Sans remettre en cause ni la vie évangélique ni la générosité dans les engagements paroissiaux de bien des personnes à cet égard, sans nier non plus que ce soit là pour elles le seul chemin qui leur paraisse pertinent pour assurer une vie de foi de teneur évangélique assez élevée, il nous semble que l'on

8 Éd. du Centurion, 1972, p. 46.

9 Message du Conseil permanent de la Conférence des Évêques à l'occasion des prochaines élections, *Qu'as-tu fait de ton frère ?*, octobre 2006.

peut parler de « dérive », parce que le « nous » ecclésial de la liturgie qui médiatise le rapport de chacun avec Dieu y est gommé au bénéfice d'un « je » individualiste assez marqué ; et même de dérive « intimiste », parce que l'on tend à exprimer au premier degré les cris du cœur sans décrocher suffisamment par rapport à des paroles et musiques du sentiment immédiat... C'est d'ailleurs probablement dans cette même perspective qu'il faut situer l'actuel succès de l'adoration eucharistique. Succès qui va jusqu'à l'inflation. Il est facile, certes, de comprendre que, dans une vie trépidante et stressante et au sein d'une société qui sape les identités religieuses, des jeunes et des adultes aient besoin de plages significatives de silence et de contemplation et puissent, par ce rapport fervent à la prière, se démarquer du monde ambiant. Il n'en demeure pas moins que l'« instrumentalisation » de l'eucharistie à cette fin pose quelque problème concernant l'équilibre de la théologie de l'eucharistie. Les pratiques sont nécessairement porteuses d'une théorie...

Du point de vue pastoral

Les réserves théologiques que l'on vient d'apporter par rapport à un courant « moderne » dont les effets à la fois concernent et débordent la question de la mystagogie ne doivent pas masquer les intérêts susdits. Sur le plan pastoral, c'est au même type d'ambivalence que l'on a affaire. Nous avons dit les avantages évidents, dans notre actuelle culture, des propositions de type mystagogique. Il nous faut aussi pourtant en souligner les limites.

D'abord, c'est une évidence, la mystagogie suppose la participation aux assemblées liturgiques, ce qui ne va plus de soi pour beaucoup, y compris bien sûr pour les enfants et les jeunes. Par ailleurs, la mystagogie ne peut fonctionner que si un minimum de règles du jeu de la foi chrétienne est partagé. Or, quand la participation à la liturgie est trop ponctuelle pour créer une suffisante familiarité avec les codes rituels et théologiques de l'Église, quand de ce fait, souvent redoublé par un déficit d'initiation antérieure (absence ou quasi-absence de catéchèse durant l'enfance...), le vocabulaire et la grammaire élémentaires de la foi chrétienne sont proches du zéro, la distance est telle que le point d'appui liturgique pour la mystagogie se dérobe au moment où l'on voudrait s'en saisir.

Par ailleurs, autre évidence, la mystagogie ne peut atteindre son objectif que si les célébrations sont de qualité chrétienne suffisante... Il ne suffit évidemment pas, à cet égard, de se réfugier derrière l'affir-

mation théologique selon laquelle les sacrements, parce que actes du Christ par l'Esprit, « effectuent ce qu'ils signifient », et cela *ex opere operato*. Il n'est certes pas question de mettre en cause cette affirmation dogmatique qui rappelle que c'est le Christ qui préside les assemblées chrétiennes (raison pour laquelle, précisément, en théologie catholique, est requise la présidence par un ministre ordonné) et que, par conséquent l'offre par Dieu de sa grâce de salut n'est pas dépendante des mérites ou démérites du ministre du sacrement ou des récepteurs. Simplement, si le don de Dieu n'est pas dépendant des dispositions subjectives de l'homme, la réception de ce don comme don gratuit (et pas comme autre chose) est bien, elle, dépendante de ces dispositions, à commencer par la foi : « *Accipit quisque secundum fidem suam* », affirmait à cet égard S. Augustin, qui n'est pas soupçonnable, lui l'anti-donatiste et l'anti-pélagien, de sacrifier la gratuité divine aux conditions humaines, pas plus morales que psychologiques... La « validité » du sacrement n'assure aucunement sa fécondité subjective : on peut manger et boire le corps et le sang du Christ pour sa propre condamnation (1 Co 11,29) ou, en termes augustiniens, on peut manger « sacramentellement » sans manger « spirituellement »... Or c'est bien cette fécondité qui est visée par les sacrements et, plus largement par l'ensemble de la liturgie. Le concile de Trente ne l'avait pas oublié, qui assurait que tout, dans la manière de gérer les sacrements, doit être subordonné à l'« utilité » des fidèles (Dz 931). Il est bien clair que la qualité de la célébration favorise ce bien spirituel ou lui fait obstacle, tout comme elle favorise ou défavorise la mystagogie en l'appelant ou en lui faisant *a priori* obstacle... Cette qualité est à comprendre à deux niveaux, liturgique et ecclésial. Arrêtons-nous d'abord sur le premier, mais en le pensant dans son rapport au second, lequel est le plus déterminant et rétroagit d'ailleurs sur lui.

Au premier niveau, c'est la qualité priante de la célébration qui est en cause, dans la mesure où c'est d'elle que dépend, pour une part qui peut être importante, la fécondité de la mystagogie : qualité théologique de transparence au mystère du Christ qui préside l'assemblée et qui, exerçant au milieu d'elle son sacerdoce « unique et intransmissible » (Héb.), offre à Dieu le culte de louange de son « Corps » et intercède en faveur de lui ; qualité spirituelle d'investissement de l'action liturgique par l'assemblée ; qualité rituelle de « noble simplicité » de cette action (Const. sur la Liturgie, n° 34). Tout cela doit permettre aux participants de prier ou d'être portés à la prière à partir de l'action liturgique elle-même, comme le demande la liturgie réformée par Vatican II, et non en marge d'elle ou simplement à l'occasion d'elle.

Cela requiert, par exemple, que les textes bibliques soient proclamés comme il convient à la « Parole de Dieu » ; que le rite pénitentiel soit suppliant ; que le psaume ait quelque lyrisme... Beaucoup demeure à faire pour une appropriation priante de l'action liturgique. Cela ne vaut pas que pour les habituelles eucharisties du dimanche. Cela vaut aussi pour ces messes de Noël avec les « familles » qui remplissent les églises : la festivité qui s'y déploie est-elle imprégnée de la pudeur qui convient au « Mystère » ? Cela vaut également pour les assemblées de baptême ou de mariage : le lectionnaire ou la cuve baptismale ont-ils leur poids de « mystère » ? Y aménage-t-on des temps de silence qui portent effectivement à la prière ? Les parrains ou parents peuvent-ils y recevoir la « lumière du Christ » à partir d'un geste et d'une parole qui sont à la hauteur de ce qu'ils signifient ? Les chants, même très simples, ont-ils, eux aussi, quelque poids théologique et spirituel, ou ont-ils été choisis simplement « pour faire plaisir » ? Bref, la célébration offre-t-elle aux participants quelque chose de la consistance ou de la résistance du « Mystère », ou bien ne fait-elle que leur renvoyer une image idéalisée d'eux-mêmes ? Tout cela demande que l'on continue de travailler sur la qualité de nos liturgies. Il semble notamment que les prêtres qui président auraient à se laisser réformer, tant est dangereux le poids des habitudes. On le sait : le drame de l'habitude, c'est qu'elle finit par laisser croire que sont « normales » des manières de faire ou d'être qui ne le sont pourtant tellement pas que cela saute aux yeux d'autrui... Évidemment, une telle réforme demande de l'« humilité ». Mais ne convient-il pas de se demander si une telle humilité sur ce point, un point dont les conséquences par rapport à la mission reçue sont majeures, ne devrait pas appartenir au premier chef à la « spiritualité » du prêtre ? Plutôt que d'aller chercher ailleurs leur nourriture spirituelle, les prêtres en charge de pastorale liturgique ne devraient-ils pas puiser celle-ci dans leur mission même en tant que reçue de Dieu pour le service d'un peuple ? Leur vie personnelle n'en serait-elle pas d'ailleurs unifiée ?

La qualité de célébration qui est ici visée déborde en fait largement la réussite « technique » des chants, de la musique, de la décoration florale... C'est finalement (tel est le second niveau annoncé) le potentiel spirituel et missionnaire de la communauté célébrante qui est en cause. Car la mystagogie sera appelée et sera féconde dans la mesure où, en amont de la qualité des célébrations, c'est la qualité de la communauté chrétienne elle-même comme « sacrement » de ce qu'elle célèbre qui est en jeu. C'est d'ailleurs ce qui explique que des

La « mystagogie » aujourd'hui : jusqu'où ?

communautés peuvent être vraiment « porteuses » sur le plan mystagogique sans être nécessairement très « performantes » quant à leur technique de célébration...

Les indices de ce caractère « porteur » sont divers mais convergents : souci de l'accueil des nouveaux venus, notamment des catéchumènes, soutien des néophytes, ouverture aux personnes qui frappent à la porte de l'Église pour un « rite de passage » (baptême, mariage, sépulture) ou par simple curiosité... ; capacité à engendrer des « recommençants » dans la foi grâce à des propositions concrètes suffisamment innovantes ; possibilité pour chacun (et pas seulement pour les ministres ordonnés) de dire une parole « prophétique » de foi, c'est-à-dire une parole qui ose exprimer du neuf au nom de l'Évangile ; climat spirituel créé par les célébrations, etc. ; bref, tout ce qui atteste de manière concrète la pertinence effective de l'une des intuitions fondamentales de la *Lettre aux Catholiques de France* (1996) : « *Les temps actuels ne sont pas plus défavorables à l'annonce de l'Évangile que les temps passés de notre histoire* »¹⁰. C'est donc toute la pastorale des communautés chrétiennes qui est interpellée. Car pour que puisse « prendre » la mystagogie, il faut que l'expérience liturgique qui la permet soit suffisamment interpellante, et cela, redisons-le, pas seulement au niveau de la qualité proprement technique des célébrations.

Peut-être est-ce d'ailleurs de ce côté-ci que l'actuelle demande de mystagogie ouvre un vrai chemin d'espérance. S'il est vrai en effet que la mystagogie ne peut tenir ses promesses que si les communautés chrétiennes sont suffisamment vivantes, pourquoi la demande qui en est faite, aussi bien du côté des évêques que du côté des fidèles qui en ont fait quelque expérience, ne créerait-elle pas un choc salutaire en cette direction ? Faute d'une telle réaction contre le fait, pourtant aveuglant selon nous, que l'Église meurt de sa forme actuelle, il est à craindre que l'on ne se berce d'illusions... Cette réaction est possible, puisque simultanément dans de nombreuses communautés des germes de renouvellement parfois audacieux ont été semés, qui ont déjà produit des pousses bien visibles ! Alors, la mystagogie, jusqu'où... ? Jusque-là !

¹⁰ *Proposer la foi dans la société actuelle, op. cit.*, p. 21.

L.-M. Chauvet

MYSTAGOGY TODAY: HOW FAR CAN IT GO?

There is much talk of mystagogy today in the Church in France. The reflection offered in these pages invites the reader to remain critical in this regard. Not in order to call into question the theological and pastoral intuitions that lead to practices of a mystagogical nature, or their often remarkable achievements. But simply in order to raise questions about this new emphasis. The author thus asks: (1) Why mystagogy? What is it in the current state of religion in society (and in particular, of Christianity) that impels us in this direction? (2) Mystagogy - how far can we go? What are the benefits and the limitations of this type of practice today?